

Grand Prix de la Fondation pour l'école

**Concours national de langue et de culture françaises
Edition 2011**

**Allocution prononcée par
Monsieur François-Xavier Bellamy,
professeur agrégé de philosophie, maire-adjoint de Versailles,
lors de la remise des prix**

Mesdames et Messieurs les membres du jury,
Chers élèves,
Mesdames et Messieurs, chers amis,

Quelle immense joie de vous accueillir ce matin, à la Mairie de Versailles ! Vous êtes ici chez vous, dans cette ville jeune qui a déjà tant contribué au développement et au rayonnement de la culture de notre pays, et qui cherche à rester fidèle à cette histoire si féconde. Avec mon collègue Michel Lefèvre, conseiller municipal, je voudrais vous remercier d'être venus, parfois de si loin ; je voudrais remercier en particulier mes éminents collègues membres du jury : au-delà du plaisir de vous recevoir en ces lieux, c'est un très grand honneur que vous nous faites.

Anne Coffinier m'a demandé de dire quelques mots d'ouverture. C'est une bien grande responsabilité pour mon jeune âge. Je voudrais saisir cette occasion qui m'est donnée pour exprimer, tout simplement, ma reconnaissance de jeune adulte, comme un témoignage pour les élèves qui sont ici et qui ont participé à ce concours.

Qu'avez-vous fait, chers amis, en participant à ce défi qui vous était lancé ? De quoi s'agit-il vraiment ce matin ? Vous avez écrit, une histoire, un texte. Ici à Versailles, nous avons lancé il y a trois ans les Olympiades de la lecture, un autre concours pour redonner aux enfants le goût de la lecture à haute voix. L'intuition est la même : au fond, il s'agit de la langue, de notre langue, de la substance même de ce lien qui nous réunit et nous permet d'échanger.

La langue me paraît tenir la place centrale dans tout le travail de l'éducation, et aussi dans son paradoxe. Nous n'avons pas inventé notre langage : nous l'avons reçu. Le vocabulaire, la grammaire, la syntaxe, l'orthographe, tout cela est le résultat d'une histoire riche et heurtée, le fruit de rencontres culturelles et spirituelles, le produit d'une longue maturation. Comme le bon vin se purifie de sa dureté, s'arrondit au contact de nouveaux fûts et s'enrichit de résonances nouvelles avec le temps, notre langue a mûri dans l'esprit d'une civilisation plus que millénaire. Elle y a gagné une infinie palette de nuances, une finesse de saveurs incomparable, une gamme de sonorités pour exprimer ce qui peut animer le cœur de l'homme. Et nous voilà maintenant, héritiers de cette patiente construction ; toute cette histoire nous dépasse totalement. Et pourtant nous avons été à l'école, et, comme des millions d'autres enfants avant nous, nous avons appris à lire et à écrire cette langue.

Assurément, cela n'a pas été sans mal. Le français, c'est d'abord un ensemble de règles précises qui se sont imposées à nous, au fil des dictées, des exercices, des rédactions. Il y a quelque chose de mécanique dans l'apprentissage d'une langue, quelque chose de douloureux aussi. Je suis par exemple un très mauvais gaucher et l'apprentissage de l'écriture a été un véritable calvaire, non pas tant pour moi d'ailleurs que pour ma pauvre institutrice de CP. Je lui avais donné tant de mal que plusieurs années après, ayant fait une belle page

d'écriture, on m'avait envoyé dans sa classe pour lui montrer que son travail persévérant avait finalement été utile.

Chers élèves, si vous êtes ici, si nous sommes ici, c'est parce que nous avons eu l'immense chance de rencontrer des enseignants de cette trempe. Nous sommes les rescapés d'un grand naufrage. Dans l'histoire récente de notre pays, des écrivains et des philosophes ont décidé qu'ils en avaient assez de devoir apprendre cette langue, de se soumettre à ses règles et à ses exigences, d'assumer son histoire. Ils ont refusé d'être des héritiers. Ils ont affirmé que les enfants devaient avoir le droit de se construire tout seuls, de produire eux-mêmes leur propre savoir, sans qu'on les corrige ou qu'on les reprenne. Ils ont défini des méthodes pour que l'enfant n'ait à apprendre que ce qu'il avait déjà compris, et qu'ainsi rien ne puisse être difficile ou contraignant pour lui. Ils ont présenté la langue comme une dictature insupportable, et l'enseignant comme un dangereux tyran, qu'il fallait sommer de se placer au même rang que ses élèves.

Ces gens-là avaient au fond une intention généreuse : ils voulaient que les enfants soient laissés libres, et puissent être vraiment eux-mêmes. Mais ils n'avaient pas compris une chose essentielle, une réalité merveilleuse que vous avez vécue à travers ce concours. C'est que la langue que nous avons reçue, cette langue qui ne vient pas de nous et qui nous dépasse, cette langue que nous avons dû apprendre, mécaniquement, difficilement, et à laquelle nous avons dû soumettre notre parole et notre plume ; cette langue devient pour nous le seul moyen de notre liberté. Je ne suis pas libre dans l'ignorance ; je deviens vraiment moi-même lorsque je sais exprimer mes idées et ma personnalité, dans mon propre style, et en apprivoisant les mots d'une façon tout à fait unique. Et c'est même dans l'expérience la plus mécanique de la

langue, celle de la mémoire, totalement rejetée par l'école d'aujourd'hui, que les mots touchent le mieux au plus intime de ce que nous sommes : seul le « par cœur », expression admirable, rencontre aussi profondément le murmure quotidien de notre vie intérieure.

Chers élèves, vous êtes partis d'un même sujet, et vous avez fait l'expérience, comme tant de grands écrivains, de la liberté créatrice que vous a donnée cette familiarité avec la langue. Aujourd'hui, je voudrais saisir l'occasion de cette belle journée pour dire avec vous un immense merci. Je voudrais remercier cette institutrice qui s'est battue, souvent contre moi-même, pour m'apprendre à lire et à écrire. Nous voudrions remercier tous les enseignants qui, quotidiennement, enfantent de nouveaux élèves à leur propre liberté, et leur offrent ce sans quoi personne ne peut être vraiment lui-même. Ce que nous sommes, nous l'avons reçu. Nous nous sommes retrouvés dans ce qui était plus grand que nous. Voilà le mystère de l'éducation ; voilà le paradoxe de la langue ; voilà la source de notre reconnaissance.

Il faut dire cette reconnaissance, elle suffit à fonder l'enthousiasme d'une vie. C'est cette reconnaissance qui conduira certains d'entre vous, je l'espère, à devenir à leur tour enseignants – le plus beau métier qui puisse être, je peux en témoigner ! Chers élèves, surtout, surtout, ne laissez jamais tarir en vous la capacité d'émerveillement et de reconnaissance. Notre monde cynique rabaisse tout ; reconnaître la grandeur de ce qui nous a été donné, continuer de le cultiver sans cesse par la lecture, l'écriture, l'apprentissage, et savoir dire merci, tout simplement, voilà pour vous autant de manières de lui résister par la joie.

Permettez-moi pour conclure, justement, de remercier tous ceux qui ont permis la belle aventure de ce concours, et dont le travail patient nous a conduits à cette belle journée. Je voudrais remercier les services de la Ville de Versailles qui ont préparé l'accueil de cet événement, ainsi que M. Alain Bertet, président de l'Office de tourisme de Versailles, et son équipe, qui se préparent à vous faire découvrir notre belle ville cet après-midi. Enfin et surtout, nous pouvons témoigner tous ensemble notre reconnaissance à Anne Coffinier et à tous les membres de la Fondation pour l'Ecole, qui mènent un travail exceptionnel et très courageux. Leur engagement portera du fruit, pour que l'école que nous aimons tant puisse redevenir vraiment le lieu de la transmission du savoir, le lieu où grandit dans la vérité la liberté de chacun, le lieu où chaque enfant peut apprendre « par le cœur » la grandeur de notre héritage commun.